

ou de racines, proportionnée à sa masse, c'est-à-dire au poids de la bête vivante;

20 L'alimentation ne peut être complète que si les aliments contiennent une quantité suffisante de principes nutritifs;

30 Il est nécessaire qu'une bête soit complètement rassasiée pour que les principes nutritifs contenus dans les aliments lui profitent autant que possible. Un animal est complètement rassasié lorsqu'il ne veut plus manger, c'est-à-dire lorsque les aliments ont acquis un volume suffisant pour remplir au point convenable les organes de la digestion et de la rumination. Une bête régulièrement et complètement nourrie ne mange pas plus qu'il ne convient à son bien-être; il n'y a que les animaux qui souffrent de la faim qui se donnent des indigestions;

40 La nutrition et la satiété ne s'obtiennent que par de bon foin ou un fourrage tel qu'il équivaille à de bon foin en facultés nutritives et en volume;

50 Une partie des principes nutritifs contenus dans le fourrage est avant tout nécessaire à l'entretien de la vie, ou, pour parler plus exactement, au maintien de l'animal dans le même état. Cette partie, que l'on appelle communément *ration d'entretien*, doit être proportionnée au poids de l'animal vivant. Chez les bêtes bovines, la ration d'entretien se compose, par jour, de 830 grammes de foin par chaque 50 kilo. du poids de la bête vivante;

60 Outre sa ration d'entretien, chaque animal exige une *ration de production*, ainsi nommée parce qu'elle est destinée à produire la graisse chez les bêtes à l'engrais, la croissance chez les jeunes animaux, le lait et la formation du veau chez les vaches, etc. Cette ration de production doit être à peu près égale à la ration d'entretien. On voit par là que la nourriture complète des bêtes bovines se compose chaque jour de 1 kilo. 660 d'un foin de bonne qualité, par chaque 50 kilo. de leur poids;

70 La ration de production produit, chez les vaches laitières, pour chaque kilogramme de fourrage (le kilogramme est ici entendu dans le même sens que précédemment) un kilogramme de lait ou 28 grammes d'accroissement du veau dans le sein de sa mère, et, pour les élèves et les bêtes en graisse, 10 kilo. de fourrage donnent un kilo. d'augmentation du poids de l'animal.

Partant de ces données, il est facile de calculer la consommation de chaque animal pendant toute l'année ou pendant un nombre de jours quelconque, et de se rendre compte, par cela même, du nombre approximatif de bêtes que l'on peut nourrir avec une quantité de fourrage donnée. M. Riedesel termine en disant que, par l'application des principes précédents, il a constamment obtenu les résultats les plus satisfaisants.

On divise communément les bêtes bovines d'après leurs produits, en *rares de travail*, *rares laitières* et *rares de boucherie*. Cette division est bonne, du moins quant à présent; cependant, nous ferons remarquer qu'elle n'a rien de réel, ni aucune importance dans la pratique. Elle n'a tout au plus quelque utilité qu'en permettant d'établir un peu d'ordre dans le nombre de variétés presque infini que renferme l'espèce dont nous nous occupons en ce moment. En somme, l'ordre alphabétique est encore le meilleur; c'est, d'ailleurs, le seul qui convienne à la forme de cet ouvrage. On trouvera donc, dans des articles séparés, tout ce qui concerne chaque race en particulier.

— Philos. *Ame des bêtes*. Résolue pour de longs siècles, dans un sens affirmatif, par la distinction péripatéticienne de la forme et de la matière, tranchée négativement par la psychologie et la métaphysique cartésiennes, la question de l'âme des bêtes est une de celles qui ont le plus vivement passionné les esprits au XVII^e et au commencement du XVIII^e siècle. On sait que Descartes, pour mieux assurer l'immortalité de notre âme, en nous séparant des animaux, faisait de ces derniers des pures machines, de véritables automates. (V. *AME, AUTOMATISME*.) C'était simplifier le spiritualisme, en supprimant un de ses plus difficiles problèmes. L'âme des bêtes, sacrifiée aux exigences du dualisme esprit et matière, pensée et étendue, trouva appui dans trois grands systèmes, le monadisme de Leibnitz, l'animisme de Stahl, le sensualisme de Condillac. (V. *ANIMISME, MONADISME, SENSUALISME*.) Parmi les ouvrages nés des controverses que suscita cette question, il en est trois qui nous ont paru mériter une analyse : le *Discours de la connaissance des bêtes*, du P. Pardies, l'*Essai philosophique sur l'âme des bêtes*, de Boulanger, et l'*Amusement philosophique sur le langage des bêtes*, du P. Bougeant (v. ci-après).

— *Bête hombrée* (jeu de la). Il se joue à deux, trois, quatre ou cinq personnes, avec un jeu de piquet et des jetons auxquels on attribue une valeur de convention. Chaque joueur reçoit cinq cartes qui doivent être distribuées par deux et trois, ou par trois et deux. Comme à l'homme, on a la parole pour passer, demander, jouer sans prendre, renvier. On procède du reste absolument de même; seulement, trois levées suffisent pour faire gagner le coup ou pour faire *codille*. Il n'y a qu'une couleur de triomphe ordinaire, c'est-à-dire d'atout : le premier joueur la nomme à son gré, quand les autres joueurs passent sans renvier. Celui qui réunit dans son jeu le roi,

la dame et le valet d'atout, à ce qu'on appelle les trois *matadors*. S'il y joint l'as et le dix de la même couleur, il possède les cinq *matadors*, et les autres joueurs sont tenus de lui donner un jeton par *matador*. S'il entreprend la vole et la manque, il paye le jeton au lieu de le recevoir. Le joueur qui renonce est dit *faire la bête*. On emploie aussi cette expression en parlant de celui qui, ayant deux cartes de la couleur jouée, l'une supérieure et l'autre inférieure, fournit l'inférieure. Pour tout le reste du jeu et pour ce qui regarde les bêtes, les passes et la vole, les choses se passent absolument comme à l'homme. (V. ce mot.)

— *Syn. Bête, animal, brute.* (V. *ANIMAL*.)

— *Allus. littér.*

*Qu'on m'aïlle soutenir, après un tel récit,
Que les bêtes n'ont point d'esprit!*

Allusion à la fable de La Fontaine, les *Deux Rats*, le *Renard* et l'*œuf* :

Deux rats cherchaient leur vie; ils trouvèrent un œuf. Le dîner suffisait à gens de cette espèce : Il n'était pas besoin qu'ils trouvassent un bœuf.

Pleins d'appétit et d'allégresse, Ils allaient de leur œuf manger chacun sa part, Quand un quidam parut : c'était maître renard; Rencontre incommode et fâcheuse : Car comment sauver l'œuf? Le bien empaqueter, Puis des pieds de devant ensemble le porter,

Où le rouler, ou le traîner : C'était chose impossible autant que hasardeuse. Nécessité l'ingénieuse Leur fournit une invention. Comme ils pouvaient gagner leur habitation, L'écornifleur étant à demi-quant de lieue, L'un se mit sur le dos, prit l'œuf entre ses bras; Puis, malgré quelques heurts et quelques mauvais pas, L'autre le traîna par la queue.

*Qu'on m'aïlle soutenir, après un tel récit,
Que les bêtes n'ont point d'esprit!*

Se dit d'un animal qui étonne à propos d'un trait marqué d'intelligence; mais plus souvent, par ironie, d'un sot qui surprend par un acte ou un mot d'esprit :

« Un chasseur était à l'affût d'un lièvre; placé bien avant le jour derrière un rocher, il attendait avec la patience nécessaire à ce genre de chasse. Tout à coup, il voit son lièvre qui vient droit à lui, mais quand il est à cent cinquante pas, un renard, à l'affût aussi pour son compte, se jette sur le lièvre, le manque, et le lièvre prend sa course. Le renard, qui sait bien que la partie n'est pas égale, ne pouvant courir aussi vite, s'arrête. Il revient à l'endroit qu'il avait choisi pour se blottir et saute de là jusqu'à la place qu'occupait le lièvre lorsqu'il l'a manqué, revient encore, saute encore, il avait l'air de dire : « Maladroît que je suis, rien n'était plus facile; une autre fois, je prendrai mieux mes mesures. » Quand il eut fait cinq ou six fois ce petit manège, il partit et s'enfonça dans le bois.

*Qu'on m'aïlle soutenir, après un tel récit,
Que les bêtes n'ont point d'esprit!*

ELZÉAR BLAZE.

— *Allus. hist. Nabuchodonosor changé en bête*, allusion à la métamorphose de ce prince, rapportée par les Ecritures :

« ... C'était un libelle infâme. « Mais que faire à cela? disait l'empereur. S'il entraît aujourd'hui dans la tête de quelqu'un d'imprimer qu'il m'est venu du poil, et que je marche à quatre pattes, il est des gens qui le croiraient et qui diraient que c'est Dieu qui m'a puni comme Nabuchodonosor. Et que pourrais-je faire? Il n'y a aucun remède à cela. »

Mémoires de Sainte-Hélène.

« Il faudrait avoir été, comme Nabuchodonosor, quelque peu bête sauvage et enfermé dans une cage du Jardin des plantes, sans autre proie que la viande de boucherie apportée par le gardien, ou négociant retiré sans commis à tracasser, pour savoir avec quelle impatience le frère et la sœur attendaient leur cousine Lorraine. Aussi, trois jours après que la lettre fut partie, le frère et la sœur se demandaient-ils déjà quand leur cousine arriverait. »

HONORÉ DE BALZAC.

« Quand mon estomac fut un peu satisfait, je remarquai dans la salle où je me trouvais un monsieur et deux dames qui se préparaient à partir. Ce monsieur était habillé complètement en vert, et portait même des lunettes vertes qui jetaient sur son nez, d'un rouge cuivré, un reflet de vert-de-gris. Il avait tout à fait l'air du roi Nabuchodonosor dans ses dernières années, où, selon la tradition, tel qu'un animal des bois, il ne mangeait plus que de la salade. »

HENRI HEINE.

Bête triomphante (EXPULSION DE LA), *Spaccio della bestia trionfante*, ouvrage de philosophie morale du célèbre et infortuné Giordano Bruno, publié à Londres en 1584. Ce singulier livre, le plus fameux et le moins connu peut-être de Bruno, est devenu excessivement rare. Cette rareté explique comment divers auteurs, qui ont écrit sur cet ouvrage, paraissent ne l'avoir pas même lu. D'ailleurs, Bruno s'y montre, comme toujours, diffus, verbeux et obscur à l'excès. L'ouvrage est divisé en trois dialogues; les interlocuteurs sont : Sophie ou la Sagesse, Mercure et un personnage nommé Saulino (peut-être l'auteur). Sophie n'est pas la sagesse céleste Minerve; c'est la fille de cette déesse, c'est la sagesse telle qu'elle peut exister sur la terre, et qui conduit les philosophes à la recherche de la vérité.

Dans le premier dialogue, Sophie déclare à Saulino qu'il est temps qu'elle et la Vérité, longtemps proscrites de la terre, reviennent et règnent à leur tour, en vertu de la loi d'action et de réaction. Jupiter lui-même, revenu de ses désordres, veut se soumettre à la réforme et y soumettre aussi ses dieux. Pour y arriver, il les rassemble, leur expose la nécessité d'une conversion, et déclare que, pour se réformer, il faut faire disparaître les objets qui ne rappellent que trop leurs erreurs passées. Or, le ciel en est rempli; au lieu de mettre les vertus dans les constellations, on y a mis en vue et en dignité tous les vices. Il faut donc placer dans les signes du zodiaque et autres constellations les vertus qui ramèneront sur la terre les mœurs de l'âge d'or.

Après de longues délibérations, les dieux opèrent ces changements : l'Ourse est remplacée par la Vérité, le Dragon par la Prudence; Céphée par Sophie ou la Sagesse; l'Arctophylax par la Loi; la Couronne boréale reste vacante, en attendant qu'un roi au bras invincible vienne pacifier l'Europe. Ici Momus fait une violente sortie contre les moines; mais Bruno le fait parler en protestant, non en athée. Le dieu demande qu'ils soient punis de leur oisiveté par le travail, et qu'après leur mort ils soient changés en ânes. Ces conclusions sont adoptées par Jupiter. Quand la Couronne aura reçu sa destination, ce sera le Jugement qui sera mis dans le ciel après la Loi. A ce moment du récit de Sophie, arrive Mercure, qu'elle interroge. La conversation s'engage sur l'infini et l'unité, l'universel et le particulier, etc.; digression métaphysique.

Deuxième dialogue. Sophie explique à Saulino les motifs qui ont déterminé le choix de la Vérité, de la Prudence, de la Sagesse, de la Loi et du Jugement. Nouveaux traits contre l'oisiveté, l'immoralité et l'intolérance des moines. Sophie revient à la réforme opérée par Jupiter. La place d'Hercule, disputée par la Richesse, la Pauvreté et la Fortune, a été donnée à la Force ou Fermeté d'âme; celle de la Lyre à Mnémosyne, déesse de la Mémoire, et aux neuf Muses, ses filles; celle de Cassiopée à la Simplicité; celle de Persée à la Diligence ou Sollicitude, qui a pour compagnon le Travail.

Troisième dialogue. Sophie rapporte que l'Oisiveté et le Sommeil ont réclamé contre la préférence donnée à la Diligence et au Travail; elles plaident, mais en vain, leur cause devant les dieux. Nouveaux traits contre les moines, qui ne surent que trop bien se venger de Bruno. Cependant, la fin de la réforme céleste s'expédie plus promptement, sur les observations de Saturne; Triptolème fait place à la Philanthropie, le Serpente à la Sagesse, etc., etc. Lorsqu'on est parvenu au Capricorne, l'opération est encore interrompue par une longue digression ayant pour objet le culte emblématique et métaphorique des Égyptiens, sur lequel on a débité tant d'erreurs. Le Verseau donne lieu à d'autres questions sur le déluge universel ou partiel. Là, l'auteur exprime librement des doutes sur l'antiquité du monde et de la race humaine. Le signe du Centaure est le dernier qui fasse naître des explications où l'on peut voir des intentions de critique. « Que fera-t-on, dit Momus, de cet homme enté sur une bête, ou de cette bête greffée sur un homme, en qui une seule personne est composée de deux natures et où deux substances concourent à une union hypostatique? La troisième entité, résultant des deux premières, est-elle au-dessus de l'une ou de l'autre, ou est-elle au-dessous? En résulte-t-il un dieu ou un animal? — Momus, répond Jupiter, c'est ici un grand et profond mystère; tu ne peux le comprendre, et tu dois seulement y croire. — Momus répond qu'il sait bien que c'est une chose qui ne peut être comprise par personne au monde; mais que l'on doive la croire, c'est ce qu'il voudrait d'abord que Jupiter lui fit voir par un beau raisonnement. — Jupiter réplique que Momus n'a pas besoin de la savoir, et qu'il lui est inutile de chercher à savoir ce dont il n'a pas besoin. — J'entends, réplique Momus; je faut, pour te faire plaisir, ô Jupiter, que je me contente de croire : qu'un homme, par exemple, n'est pas un homme; qu'une bête n'est pas une bête; que la moitié d'un homme n'est pas un demi-homme, et que la moitié d'une bête n'est pas une demi-bête; qu'un demi-homme et une demi-bête ne forment pas un homme imparfait, et une bête imparfaite, mais bien un dieu auquel il est dû un culte pur, etc. »

Telle est la *Bête triomphante*, critique de plus d'un mystère du catholicisme, dont le succès est apparemment dû à la foi aveugle prêchée par Jupiter.

Le récit de Sophie se termine par l'achèvement de la réforme céleste. « Je vais donc aller souper, dit Saulino. — Et moi, dit Sophie, je retourne à mes contemplations nocturnes. » Ce sont les derniers mots du troisième dialogue et de l'ouvrage.

Toutes ces ironies étaient sinistrement

hardies pour l'époque où elles furent lancées, et l'on comprend que l'inquisition était tout à fait dans son rôle quand elle fit brûler l'auteur, le 17 février de l'an 1600. Nous pouvons même ajouter qu'aujourd'hui encore il y aurait peut-être de l'imprudence à s'exprimer aussi librement.

Bêtes (DISCOURS DE LA CONNAISSANCE DES), ouvrage du P. Pardies, de la compagnie de Jésus, publié en 1672. L'auteur fait d'abord cette remarque, qu'il s'est toujours trouvé des philosophes qui ont eu des idées fort extraordinaires : on en a vu qui doutaient de tout, et d'autres qui ne doutaient de rien; quelques-uns ont soutenu qu'on n'apprend rien de nouveau, et que la science n'est qu'une réminiscence; nous en voyons aujourd'hui qui croient au mouvement de la terre et à la pluralité des mondes; il en est qui font, des qualités sensibles, des modes de notre âme, de véritables pensées, et non des accidents des corps. Enfin, tandis que ceux-ci accordent librement la connaissance à tous les êtres, même aux plantes et aux éléments, ceux-là veulent que les bêtes soient de pures machines dépourvues de connaissance et de sentiment. C'est pour réfuter cette dernière idée extraordinaire, cette idée cartésienne de l'automatisme des bêtes, que le P. Pardies a fait son livre. Il commence par exposer les raisons sur lesquelles elle se fonde. Ces raisons se tirent des mouvements qui se font en nous spontanément et sans connaissance; de l'habitude, qui transforme en de tels mouvements ceux qu'à l'origine nous faisons avec conscience; du rapprochement que l'on est conduit à établir entre l'habitude, disposition artificielle et acquise qui nous dispense pour agir de la connaissance actuelle, et la disposition, sorte d'habitude naturelle, qui suffit pour expliquer tous les actes des animaux, sans qu'on ait besoin de leur accorder la moindre connaissance; enfin, de la puissance que l'on ne peut refuser à Dieu de faire des machines semblables aux bêtes dans toutes leurs parties intérieures et extérieures, avec « du sang qui s'échauffe et se filtre dans les diverses parties du corps, un cœur et des artères qui battent régulièrement, des esprits animaux qui se forment dans le cerveau et se dispersent dans tous les muscles. » Remarquez, disent les cartésiens, que l'unique voie de connaître la nature des bêtes est l'observation extérieure, et que l'observation extérieure ne nous donne que des mouvements corporels, lesquels peuvent se faire par une machine; dire que ces mouvements procèdent d'un principe qui sent et qui aperçoit, c'est aller au delà des données de l'observation, c'est *devenir*, « puisque d'ailleurs nous ne pénétrons pas dans le secret du cœur des bêtes pour en connaître les pensées et les prétentions. » Ainsi l'âme des bêtes n'est qu'une hypothèse, et cette hypothèse est inutile. Cette hypothèse est, de plus, inconciliable avec l'histoire naturelle, qui nous montre des animaux multipliés par la division de leur corps, comme les plantes. Si les bêtes ont une âme qui sent, cette âme se peut sentir elle-même et se dire : moi; elle doit nécessairement être une, indivisible et spirituelle comme la nôtre. Or, voici un insecte que vous divisez en deux parties; chacune des deux parties continue de vivre et de se mouvoir comme l'animal entier. Qu'est devenue l'âme dans cet insecte? La voilà bien surprise de se voir ainsi en plusieurs endroits à la fois, et de pouvoir dire, comme le Sosie de Plaute : *Le moi qui suis ici, et le moi qui suis là*. Dirons-nous que ce moi est partagé, et que ce petit animal divisé peut s'appliquer à lui-même, en le prenant au propre, ces expressions figurées qu'emploient les amants passionnés : *Je ne suis plus moi tout entier; il y a une moitié de moi-même qui n'est plus avec moi; ce que je vois courir loin de moi est une partie de ce que je suis*.

On voit que le P. Pardies n'affaiblit pas les arguments de ses adversaires, et qu'il se plait même à leur donner un tour spirituel. Il repousse du reste également et l'immatérialité de l'âme des bêtes et l'automatisme. Il n'est pas nécessaire, dit-il, de se réfugier dans l'une de ces deux opinions pour repousser l'autre. On doit s'en tenir à la doctrine traditionnelle, scolastique, péripatéticienne, des formes substantielles, qui, mieux qu'aucune invention nouvelle de feu, d'atomes et d'esprits, nous rend compte des sentiments et des connaissances qui se trouvent dans les bêtes. Quelle est la nature de ces connaissances? Il est facile, suivant le père Pardies, de la déterminer, si l'on fait attention que nous possédons deux facultés profondément distinctes : la raison, qui comprend l'entendement et la volonté; la fantaisie, qui comprend l'imagination et l'appétit sensible; à cette distinction de la raison et de la fantaisie correspond celle des connaissances et des volontés intellectuelles, et des connaissances et volontés sensibles; les connaissances sensibles n'exigent pas de réflexion, les volontés sensibles pas de liberté. Les bêtes n'ont que cette dernière espèce de connaissances et de volontés, et comme il n'y a là aucune réflexion par laquelle l'animal puisse se dire à lui-même : « Je vois, je touche, je sens, » il n'est nullement nécessaire de supposer indivisible le principe qui le fait ainsi voir, toucher, sentir. Les connaissances intellectuelles qui impliquent réflexion sont le seul caractère de la spiritualité. Ainsi les bêtes ont une âme, parce